Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1997)

Heft: 4

Artikel: Compte rendu bibliographique : Ramuz, un passager clandestin des lettres françaises, Genève: Zoé, 1997

Autor: Cordonier, Noël

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870422

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTE RENDU BIBLIOGRAPHIQUE

Jérôme MEIZOZ, *Ramuz, Un passager clandestin des Lettres françaises,* Genève : Zoé, 1997.

À l'encontre du préjugé estimant qu'une approche sociologique de la littérature est forcément grave et pesante, Jérôme Meizoz livre une étude qui pétille de gai savoir et de vivacité. Le critique prend plaisir à exposer ses découvertes et il développe ses hypothèses avec l'enjouement de celui qui croit en leur efficacité et en celle de ses références théoriques. L'étude emprunte bien à la sociologie de la culture de Pierre Bourdieu : Ramuz est inséré dans le champ littéraire où s'échangent des capitaux symboliques, économiques et sociaux, un espace qui juge et sanctionne les innovations, les ratifie ou les éconduit. Mais comme les concepts opératoires sont réduits à leur fonctionnalité minimale ou remplacés — sans pertes notables — par des métaphores courantes, le lecteur n'est heureusement lesté que du strict bagage nécessaire à son parcours.

La première partie du livre s'intéresse à l'identité que Ramuz s'est créée dans et par l'écriture. S'agissant du cercle originaire, l'écrivain n'a atteint une image satisfaisante de lui-même qu'en rapprochant son activité d'artiste de celle de ses ancêtres paysans et artisans, un geste qui lui permet de s'extraire de la voie de la promotion sociale et économique ouverte par son père. L'insertion imaginaire entraîne des conduites de fidélité de la part de l'écrivain, mais elle prend aussi une valeur de nécessité, qui est bien commode pour légitimer une esthétique prétendument naturelle. Celle-ci découle directement d'une identification au pays de Vaud, une région en marge de l'Histoire, mais constituant une entité géographique autonome. La forme du pays imposerait donc à Ramuz son style dont la tentative limite est la langue-geste, pré-

sumée authentique, et soi-disant plus expressive et plus fidèle au parler des habitants ou même aux inflexions du relief. Individuelle, l'entreprise n'est pourtant pas singulière : Ramuz entretient ne serait-ce qu'« une affinité passive » (p. 72) avec les idéologies fascistes de l'enracinement et sa poétique le lie aux écrivains que leur distance de Paris fait appeler régionalistes.

L'étude continue précisément par l'examen de la réception de Ramuz. À ses débuts, il est souvent perçu comme un rénovateur du roman rustique, une étiquette qui insiste sur la thématique au détriment du travail d'écriture et de l'esthétique. Or c'est précisément sur la question du style que se joue son entrée et sa place dans le périmètre des écrivains français. Dans un champ où, sur l'échelle des valeurs symboliques, la poésie prime le genre à forte production du roman, l'originalité de Ramuz consistera à ennoblir les sujets humbles en leur conférant la légitimité du haut style et du travail de l'écriture. Selon Meizoz, il tend donc à « conquérir le prestige formel (critère de littérarité) et métaphysique (critère d'universalité) en demeurant dans une zone peu noble quant à la thématique (le roman rustique) » (p. 95).

Les avis de quatre auteurs contemporains résument les diverses opinions sur Ramuz. Le point de vue de Henri Pourrat est éthique et référentiel, il se montre sensible à l'authenticité du témoignage que Ramuz apporterait sur le monde rural. Captant tous deux l'écrivain dans leur problématique personnelle, Barbusse et Poulaille y voient respectivement l'exemple d'un art destiné aux masses et un modèle réussi d'expression populaire, mais quand le premier salue les innovations stylistiques, le second loue la transivité et l'absence d'artifices. Enfin, c'est l'admiration que Claudel voue à ce qu'il appelle la « parlure » de Ramuz qui contribuera à l'introduire dans le cercle étroit des « romanciers à forte consécration spécifique (c'est-à-dire auprès des pairs) et à faible profit économique » (p. 114).

Meizoz s'intéresse ensuite à la narration oralisée, qui suscita les avis les plus divergents, du « charabia » ou du « bluff » de Ramuz jusqu'à l'éloge. Le procédé, en apparence anodin, de laisser la voix des personnages contaminer celle du narrateur remet en cause le français institutionnel et scolaire, prétendument homogène, en même temps qu'il contribue à abattre les cloisons sociales et à légitimer les parlers marginaux ou les dialectes. Là encore, entre Zola et Céline, en bousculant la syntaxe jusqu'à l'incorrection, Ramuz dresse les orthodoxes, garants de la légitimité d'une langue unifiée et forte, contre les hétérodoxes, pour

qui seul un travail stylistique est à même de compenser l'entropie expressive.

La dernière section du livre résume les moments de la réception de Ramuz des années trente à nos jours, puis esquisse quelques réflexions sur le statut des auteurs francophones. Misant sur l'originalité formelle, Ramuz s'est attaché un public spécialisé et donc rare. Son audience reste faible en France, mais également en Suisse, bien que ses textes rythment le parcours scolaire. Pour expliquer ce désintérêt, Meizoz estime que l'étiquette régionaliste encore collée à Ramuz occulte sa poétique audacieuse annonçant celle « du roman nouveau, voire du Nouveau Roman » (p. 166). Mais son œuvre est surtout neutralisée par sa position d'écrivain périphérique. La fortune de celui qui souhaitait être reconnu comme un écrivain français sans pour autant répondre aux canons de la littérature parisienne est bloquée par « cette ambivalente appartenance "française" » qui consiste à être « inclus par la langue mais exclu par la nation » (p. 176).

La lecture de Meizoz vainc un second préjugé attaché à la critique sociologique : un auteur examiné dans son milieu n'est pas nécessairement réduit à des comportements banals, stéréotypés ou inconscients. Bien au contraire, la poétique particulière de Ramuz découle d'une profonde compréhension, quasi ethnologique, des milieux culturels et politiques français et helvétiques. Si le mythe du génie créateur transcendant tous les détermismes est évacué, l'être social Ramuz résulte d'un fin dialogue entre ses vœux intimes et les forces du champ contemporain.

Un autre bénéfice de cette étude porte sur la connaissance de l'univers socioculturel européen de 1900 à 1940. La nécessaire transdisciplinarité de Meizoz relie des données qui étaient jusqu'à présent trop étanches. Par exemple, le succès du roman poétique de l'entre-deux-guerres est plus compréhensible si l'on prend en compte le capital symbolique des genres : « Le récit poétique semble réaliser un compromis entre le prestige accordé — à l'époque — à la poésie et la popularité croissante du roman, genre à la réputation encore fragile au XIXe siècle » (p. 90).

Les interactions du privé du social, de la poétique et du politique sur lesquelles se fonde cette recherche ouvrent d'intéressantes perspectives critiques, capables de réinterpréter Ramuz ou tout autre auteur, francophone ou non. Au vu de ce qu'elle ap-

porte sur l'écrivain vaudois, cette méthode contribuera aussi de manière décisive à l'étude d'une question qui retrouve une grande actualité, celle du style. La sociologie souple de Meizoz complète donc heureusement les approches qui, aujourd'hui, ont une saisie non plus isolationniste mais intégrative de la littérature : si les œuvres littéraires se sont parfois hautainement dressées contre le monde et les réalités économiques et utilitaires, leur examen, leur réception et leur actualité concernent la culture forcément indivise.

Pour notre plaisir et notre instruction, une partie de ce programme sera réalisée par Meizoz lui-même, puisqu'il annonce qu'une thèse suivra cette mise en train. Coulée dans le moule académique, l'étude ne manquera pas de préciser les concepts théoriques et de les affiner. Parmi les points qu'on souhaiterait être discutés, on retiendra ceux de l'identité et de la périphérie.

Toute précise qu'elle soit, la sociologie de Bourdieu emprunte à la psychologie une notion de la personne qui paraît sommaire : celle d'*identité*. Le terme lui-même paraît inadapté à l'être humain, qui est obligatoirement ouvert (au temps, à autrui) et ne se stabilise pas ; la scolastique avait d'ailleurs créé *identitas* pour définir une abstraction métaphysique, l'Etre en soi, *semper idem* et *semper unum*. Par conséquent, ce n'est pas adhérer à un spiritualisme douceâtre que de préférer en ces occasions les mots de singularité ou d'unicité[1].

Sur la base du cas Ramuz, tout individu quêterait son identité en deux temps : le moment du réfléchi (« se bâtir », « se construire », « se définir », « se forger » une identité) et l'étape du retour (« retrouver » « racheter », « réintégrer », « recentrer », « reconstruire », « resituer », « réajuster » une image de soi). Etriqué et mécanique, le binôme semble confiner au rousseauisme ou à l'idéalisme communs, puisque chacun aurait à quérir une image que la société a recouverte ou à rejoindre une représentation de soi qui gît de toute éternité dans l'Atlantide des origines.

Pour Meizoz, le parcours de Ramuz est caractéristique de l'écrivain périphérique, c'est-à-dire non français, partagé entre

---

1. Voir l'article de Marc FUMAROLI, «"Je est un autre": leurres de l'identité», *Diogène*, 177, (1997), p. 116-28, ainsi que le livre de Paul RICŒUR, *Soi-même comme un autre*, Paris: Seuil, 1990.

l'enracinement local et l'accès à l'universel, qui ne saurait passer que par Paris. Cette notion de la périphérie mériterait un double amendement. D'une part, elle devrait être intériorisée, tant il paraît évident que tout écrivain et même que tout locuteur, qu'ils soient natifs de Saint-Germain-des-Prés, de Pointe-à-pitre ou de Tolochenaz, n'habitent ni n'investissent jamais le cœur de la langue[2], ni celui de l'institution littéraire. Comme l'affirmait lapidairement Guillevic, « toute langue est étrangère à l'écrivain ». D'autre part, elle devrait être dénationalisée. Si les distinctions politiques que considère Meizoz étaient indispensables pour brosser le tableau historique dans lequel Ramuz a vécu, il semble aujourd'hui pressant de se débarrasser de la conception dix-neuviémiste des nationalités et de penser de nouveaux modèles d'associations[3]. Non seulement parce que les peuples tentent, eux aussi, — et sur un mode infiniment plus dangereux que les individus — de rejoindre une pseudo-adéquation identitaire avec eux-mêmes, mais également parce le point de vue français est à son tour englobé dans la problématique de la mondialisation, laquelle suscite de nouvelles formes communautaires souvent indépendantes des Etats ou même des langues. La majorité des décisions éditoriales passera certes, et pour longtemps encore, par Paris, mais la République des Lettres *en* français devient chaque jour davantage une province. Ce relativisme suffira-t-il à rendre à tout écrivain ses semelles de vent ?

Noël CORDONIER

---

2. Lire, de Jacques DERRIDA, *Le Monolinguisme de l'autre*, Paris: Galilée, 1996.

3. Voir Marc CRÉPON, *Les Géographies de l'esprit*, Paris: Payot, 1996.